

Quasi-chasse au lion à Tourcoing.

Mercredi une panique s'est répandue à Tourcoing, surtout aux environs du chemin de fer. Hommes, femmes, enfants, couraient pêle-mêle entrant dans chaque maison ayant la porte ouverte. Bientôt les portes ouvertes devinrent rares. Les fenêtres elles-mêmes, suivirent l'exemple des portes... La rue de Roubaix, la rue du Tilleul, les abords de la rue de Tournay présentaient l'aspect agité d'une émotion populaire, comme on disait autrefois.

— Qui est-il donc? demandait une jeune fille à une vieille femme.

(Toutes deux arrivaient après la clôture des issues).

La vieille ne répondait que par des exclamations lamentables et la pantomime la plus expressive, mais en même temps la plus inintelligible.

La jeune fille, qui était plus curieuse qu'effrayée, continuait ses questions... et lança celle-ci comme une bombe de réserve :

— Est-ce que les cosaques seraient revenus?

La vieille bondit à ce souvenir déjà éloigné, mais toujours présent à sa mémoire.

— Ah! mon enfant, si ce n'était que des cosaques!!

— Qu'est-ce donc?

— Des bêtes féroces... ma fille, des tigres, des zeyennes, des lions (nous tâchons d'orthographier la prononciation).

La jeunesse est incrédule... la jeune ouvrière répondit par un grand éclat de rire.

Au même instant des hurlements effroyables retentirent. On eût dit quelque concert dans le genre terrible de ceux qu'on entend dans les forêts de l'Afrique.

La vieille jeta à son interlocutrice un regard étrange, très-louche mais fort expressif : un œil exprimant l'effroi, l'autre la joie de son triomphe sur l'incrédulité.

La jeune fille ne riait plus.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle en inspectant les alentours... est-ce que les Russes crient comme cela? Ce pauvre Baptiste a dû avoir bien peur en Crimée!

Elle prenait sans doute les tigres, les zeyennes, etc., pour des tribus tartares ou kalmouques.

Tout en écoutant ce dialogue avec intérêt, nous ne pûmes nous défendre d'un certain frissonnement. Il n'y avait pas à s'y tromper; c'étaient bien les cris rauques du lion et du tigre, formant les parties principales de ce chant sauvage et les hurlements, glapissements et miaulements des hyènes, renards, chats-tigres assistant comme utilités et comparses, le tout dominé par le barril formidable de l'éléphant.

(Nous signalons aux étymologistes, aux savants, voire même aux académiciens, le mot barril, cri de l'éléphant, rapproché du mot baryton).

Nous avouons, qu'en entendant ce vacarme, nous ne pensions nullement à cette étymologie.

Malgré la panique, des groupes commençaient à se former. On racontait que les animaux composant une ménagerie arrêtée à la station de Tourcoing, s'étaient échappés et erraient en liberté. — On ajoutait même qu'ils avaient salement profité de cette liberté qu'ils avaient devoir être de courte durée. Enfin, disons-le : on énumérait les victimes.

Nous devons à la vérité un second aveu : c'est que nous n'étions pas précisément à l'aise.

La chasse au lion est très-intéressante, mais vue de loin... dans les impressions de voyage, ou dans le livre de Gérard.

Cependant, comme l'homme est l'animal le plus orgueilleux de la création et qu'il est connu qu'en France on n'a jamais peur, ou du moins,

qu'on ne doit rien laisser paraître, nous allâmes à la station. Le tapage augmentait... La vieille, et la jeune fille que l'on nommait Zabelle, nous avaient suivi et marchaient d'un pas très-déli-béré. La curiosité l'emportait sur la frayeur, comme cela arrive souvent.

— Tu n'as pas peur? demanda Zabelle à Baptiste, qui arrivait armé d'une carabine.

— Peur de quoi? répondit-il d'un air martial... que Gérard n'eût pas désavoué.

Zabelle le regarda avec admiration.

Plus nous avançons et plus les cris augmentaient d'intensité; seulement ils étaient concentrés sur le même point.

Les animaux étaient donc en cage. — Cette réflexion qui vint sans doute à Baptiste entraînait pour quelque chose dans son allure guerrière.

Arrivés à la station, nous assistâmes à une scène qui ne manquait pas d'intérêt. Il y avait, en effet, une ménagerie. — En chargeant une voiture-cage sur un wagon, il était arrivé qu'on avait fait prendre aux hôtes de cette cage une position assez incommode. En effet, les roues de la voiture se trouvaient en l'air.

Peu habitués à cette façon de voyager, les animaux se plaignaient tout haut et faisaient des efforts considérables pour prendre la clef des champs.

Je sais bien que le pays renferme des chasseurs adroits et intrépides; j'ai même un de mes amis qui se plaint de n'avoir à chasser que du gibier à plumes et des lièvres, et qui voudrait courir la grosse bête....

J'avais confiance dans la solidité des bonnes cages, et je trouvais que cela vaut mieux que la meilleure carabine, fût-elle dans les mains de mon ami.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, l'événement a été augmenté de toute l'exagération de la peur. Un individu témoin de la chute s'était sauvé à toutes jambes en se disant : les bêtes vont s'échapper.... Arrivé au bout de la rue de Roubaix, il disait déjà : les bêtes se sont sauvées. A quelques pas plus loin, la peur croissant en raison directe de la distance parcourue, les bêtes non-seulement s'étaient sauvées... mais avaient dévoré un enfant, puis un homme, etc.

Le fait est que le personnel de la ménagerie n'est pas trop éclopé. C'est lui sans doute qui a été le plus effrayé et le plus contrarié.

Remettre les voitures en place n'a pas été facile, chaque fois qu'on approchait des barreaux, une collection de griffes et de dents très-blanches, mais très-pointues, se montraient d'une façon peu rassurante.

Pendant ce temps-là, l'éléphant, dont on connaît la philosophie, réfléchissait sur les avantages de la civilisation et sur les améliorations à apporter aux moyens de locomotion.

Le singe, ce Figaro, cet Arlequin des animaux qui rit de tout, grimaçait et gambadait.... à la barbe du roi des animaux.

Le perroquet lui-même regardait tout cela d'un air goguenard, du haut de son perchoir.

L'ours, comme le docteur de M. Cryptogame, n'y comprenait rien.

Morale : — Mettez de solides barreaux aux cages, et veillez avec soin aux transbordements.

La fabrication des allumettes chimiques se perfectionne. On débite tout nouvellement à Paris des allumettes dites hygiéniques ou de sûreté; elles sont faites au phosphore amorphe, et ne présentent aucun danger d'empoisonnement, si par hasard les enfants viennent à les mettre en bouche. On sait les accidents occasionnés par l'ancien système. Il serait désirable de voir généraliser l'usage des allumettes hygiéniques et même de voir prohiber formellement les anciennes.

Un charlatan parcourait l'arrondissement de Cambrai, arrachant les dents et vendant des fioles contenant, disait-il, un spécifique souverain contre toute espèce de maladie. Les dupes nombreuses qu'il a faites, ayant eu à souffrir de cette panacée, l'autorité a fait analyser le prétendu remède qui a été reconnu contenir une certaine dose de nicotine mélangée avec de l'eau dans laquelle on avait fait infuser des fleurs de mauves et des racines de chien-dent.

Ce Fontanarose nomade, comme tous ses confrères, contre lequel il a été dressé un procès-verbal pour exercice illégal de la médecine et pour escroquerie, s'est enfui en Belgique.

On sait que l'autorité a publié un arrêté pour mettre fin à la supercherie de quelques marchands de bestiaux qui gorgent d'eau les veaux qu'ils mettent en vente, afin de leur donner plus de poids, et trompent ainsi l'acheteur sur la quantité de la marchandise.

Nous apprenons qu'au dernier marché de Vaise, où il avait été amené 458 veaux et 60 bœufs, des procès-verbaux de contravention ont été dressés contre quatre marchands de bestiaux qui avaient mis en vente des veaux gorgés d'eau. Des mesures rigoureuses seront prises, dit-on, contre les auteurs de ce genre de tromperie.

L'almanach de 1846 pourrait servir pour l'année présente 1857. Le même almanach pourra servir encore pour 1903, 1914 et 1925.

Dans notre siècle, deux années en retrouvent trois autres parfaitement semblables. 1801 ressemble à 1863, 1874 et 1885; 1803 ressemble à 1814, 1887 et 1898. Une dizaine d'années en ont deux autres pareilles; toutes les autres non bissextilles en ont une semblable excepté 1818, 1845, 1859, 1886, qui sont sans pareilles. Quant aux années bissextilles, deux seulement en ont une semblable à l'autre extrémité du siècle : 1804 ressemble à 1888 et 1808 à 1892; les autres sont aussi sans pareilles.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

Nouvelles & Faits divers.

On écrit de Gand :

« On connaît beaucoup de vols étranges, mais le suivant n'est pas des moins plaisants. Dans la rue d'Ypres, il y a deux sentinelles. Commis à la garde des biens d'autrui, ils n'ont pu même conserver le leur. L'un d'eux s'est laissé enlever son havresac! »

— M. le commissaire de police de Charleroy s'est transporté avant-hier, vers cinq heures du soir, rue de Dampremy, en la demeure de E. T. que la rumeur publique accusait de séquestrer un de ses enfants.

M. le commissaire trouva en effet au fond de la cave un enfant garrotté au moyen d'une corde qui lui serrait les jambes et les bras et dont le bout était fixé à un crampon cloué au sommier de la voûte; les deux poignets de ce malheureux étaient liés sur le devant du corps au moyen d'une ficelle. A côté de lui se trouvait un verre d'eau.

Cet enfant est âgé de 14 ans, et est issu du premier mariage de T. Il était ainsi garrotté depuis huit heures du matin.

Cet acte de barbarie a motivé l'arrestation du père de ce petit malheureux.

— Les environs de l'hôpital Sainte-Elisabeth à Anvers ont été mis en émoi hier matin; voici pourquoi :

A la suite de libations trop copieuses, un cocher de vigilante, le nommé J.-L. Denis, est mort. La famille de cet homme avait commandé un service funèbre pour mardi-matin à 7 heures et demie. Lorsqu'elle se présenta accompagnée d'un corbillard et de plusieurs vigilantes remplies d'amis et connaissances, elle demanda, comme cela est d'usage, de voir une dernière fois le défunt, avant de clouer le cercueil.

Les employés de l'hôpital, en voulant satisfaire à ce désir, s'aperçurent que le cadavre avait déjà été enlevé et enterré avec les dévoués des pauvres.

De là vives réclamations de la famille et des amis qui protestèrent contre une méprise qui les empêchait de rendre les derniers devoirs à un des leurs.

— Il y a quelques jours, la gendarmerie de Boom conduisait dans la prison d'Anvers un individu qui s'était constitué volontairement, comme n'ayant pas satisfait aux lois sur la milice. Il est âgé de vingt-six ans et sa vie offre diverses particularités qui fourniraient la matière d'un roman très-saisissant :

Il se donne comme le fils d'un ancien gardien de la maison de correction de Saint-Bernard, et prétend être né dans cette prison, en 1831. Son père mourut lorsque notre héros n'avait qu'une année à peine; sa mère se rendit alors, avec son fils, à Bois-le-Duc, où elle resta plusieurs années.

Un jour, la troupe équestre de Wohlsleger arriva dans cette ville; l'enfant et la mère partirent avec l'écurier et se rendirent successivement dans plusieurs villes de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie. L'individu dont nous parlons a travaillé, notamment, dans plusieurs représentations données à Anvers.

Après quelques années, sa mère mourut; lors de la révolution française de 1848, il se trouvait à Paris avec la troupe de Wohlsleger. Mais fatigué de cette vie de Bohème et âgé de dix-sept ans, il s'engagea dans l'armée française et fut dirigé sur l'Algérie.

Après cinq ou six ans de séjour dans cette colonie, son régiment fut envoyé en Crimée; là, le jeune originaire de Saint-Bernard prit part à diverses batailles, et entre autres à celles de l'Alma et d'Inkermann, de même qu'à la prise de la tour Malakoff. A la fin de 1855, il rentra en France, muni d'un congé en bonne et due forme.

A Paris, il prit un engagement pour le service britannique, comme volontaire d'un régiment anglo-étranger. A la conclusion de la paix le gouvernement britannique, qui a usé d'assez singuliers procédés à l'égard des volontaires des légions étrangères, l'expédia, avec d'autres compagnons de fortune, sur la Hollande, où la plupart de ses confrères prirent du service pour les Indes.

— Tout le monde se souvient de ce bon paysan des environs de Reims qui gagna le lingot de quatre cent mille francs, et qui usa si largement de générosité qu'il ne lui resta presque rien pour lui-même. Il paraît que le bonheur distribué de cette façon par l'aveugle Fortune inspire des sentiments généreux, car l'homme aux lingots vient d'avoir dernièrement un imitateur. Une ouvrière modeste, demeurant à Montrouge, rue de la Pépinière, gagna la prime de cent mille francs à l'avant-dernier tirage de l'emprunt de la ville de Paris. Cette subite et inespérée fortune ne l'éblouit pas. Elle avait deux frères, tous deux ouvriers et pauvres. Elle songea à leur bonheur comme au sien propre.

donc jamais douté un seul instant que vous n'ayez hérité du courage de votre père et de son amour pour sa ville natale. Sa mémoire est encore chère au cœur des Gantois, voilà pourquoi je vous choisis et vous regarde comme l'homme qui peut conduire l'affaire à bonne fin.

— Comment aurais-je la témérité d'accepter un poste si périlleux, moi qui ne me suis jamais occupé des affaires publiques? interrompit Artevelde.

— Je connais la ville et vous prêterai volontiers l'appui de mes conseils, répondit Vandebosch. Soyez la tête de l'entreprise, moi j'en serai l'âme!

— Laissez-moi dans ma retraite, je ne suis pas né pour les grandes choses, répliqua Philippe après avoir fait semblant de réfléchir, quoiqu'il eût pénétré depuis longtemps les intentions de Vandebosch; je n'ai pas hérité de l'ambition de mon père, mais de sa fierté qui lui commandait de se montrer tel qu'il était.

— Jeune insensé, reprit Vandebosch, oubliez-vous qu'il ne vous reste plus maintenant qu'à choisir entre le bâton de commandant et la hache du bourreau? Croyez-vous que Pierre Vandebosch et ses Chaperons, vous ayant fait l'honneur de vous adresser cette offre, la laisseraient repousser avec mépris, sans se venger? Connaissez-vous si peu votre ville natale et n'avez-vous jamais vu les flots de sang qui ont déjà coulé pour la liberté?

Le jeune homme avait écouté avec calme le farouche commandant de cette bande éfrénée, et attaché ses regards sur lui, sans crainte et presque avec fierté.

— Je sais ce qui m'est réservé, répondit-il. Dans des temps si agités, chacun doit exposer sa vie et, en se couchant, remercier le ciel de lui

avoir laissé voir encore une fois le déclin du jour. Je m'attendais à cela dès votre première apparition chez moi; mais jamais les menaces ne m'effrayaient ni ne me décidaient!

— Vous avez été aujourd'hui chez Roger Everwein, ou plutôt chez son orgueilleuse fille Alice? demanda le capitaine des Chaperons avec une feinte indifférence.

— Oui; mais pourquoi cette question?

— Le bruit court en ville qu'on a formellement refusé de vous recevoir?

— Vous sîed-il de m'adresser cette question? répliqua vivement Artevelde.

— Cela sîed à quiconque s'intéresse à vous, répondit froidement Vandebosch. Nous avons été blessés du dédain de ce fier marchand pour le fils du noble Jacques. Si votre père vivait encore dans sa puissance, les Chaperons menaceraient au lieu du supplice le téméraire vieillard qui oserait seulement éconduire avec fierté le dernier des maîtres brasseurs. Ni le vieux Roger, ni sa fille n'aurait eu l'audace de traiter avec arrogance le chef des Gantois.

Ce langage exaspéra le jeune homme. Son amour dédaigné, sa fierté et sa vanité blessées fermentèrent dans son cœur, un mauvais esprit souffla en lui et ralluma les flammes de sa violente passion. Il réfléchit un instant et dit ensuite avec fierté :

— Si le peuple m'offre, avec une entière confiance, la place de mon père, je l'accepterai et suivrai ensuite vos conseils, parce que j'espère qu'ils ne seront jamais dictés que par les intérêts de la ville de Gand; mais je ne fais pas la moindre démarche pour briguer sa faveur.

Pierre porta des regards scrutateurs sur ce jeune homme qui lui posait, avec tant d'assu-

rance et de fermeté, des conditions auxquelles il ne s'était pas attendu. Il chancela un moment dans sa résolution et se demanda si Artevelde était bien l'homme qu'il cherchait et qui ne devait être qu'un instrument dans sa main. Cependant, en pensant à sa position et à la puissance dont il disposait, il se dit qu'un mot de sa bouche suffirait pour renverser et faire rentrer dans le néant le hautain Philippe; il répondit donc en souriant qu'il agirait le lendemain suivant les désirs d'Artevelde et qu'il comptait sur un plein succès; et il le quitta.

Mais cet entretien laissa dans le cœur du jeune Philippe un levain qui fit fermenter en lui tous les éléments de sa passion farouche et l'affranchit du rêve de son amour. Avant l'arrivée de Vandebosch, il avait déjà de la peine à vaincre son désir de la vengeance et à se résigner à supporter fièrement le refus d'Alice Everwein. Mais à présent l'idée de commander à des milliers d'homme, en qualité de chef de sa puissante ville, et de trouver des milliers de bras pour laver son affront, avait trop de charme pour ne pas exciter en lui une nouvelle énergie et la soif de la vengeance. Le souvenir de la fin tragique de son père ne l'arrêtait pas; ses hauts faits, sa grande influence, le redoutable pouvoir qu'il avait exercé à Gand et dans toute la Flandre se présentaient seuls à son esprit sous un aspect enchanteur et l'appelaient à tirer vengeance de ses assassins. Il ne put de toute la nuit goûter les douceurs du sommeil, et le matin ne lui ramena pas le calme, car de très-bonne heure il entendit le son des cloches convoquant ses concitoyens à se réunir en assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville; ce son ne lui avait jamais paru si solennel, on eût dit qu'il lui jetait le nom de son père, roulant dans son

esprit des milliers de projets, il n'attendit pas sans inquiétude le moment décisif.

Enfin il arriva ce moment. Pierre avait gagné d'avance ses amis à la cause de son protégé, et fait convoquer le matin même les Gantois en un conseil général. Chaque métier se rendait, en bon ordre et bien armé, de son lieu de réunion à la place du marché.

C'était un beau spectacle, mais qui faisait naître de sérieuses réflexions, que de voir chaque corporation en ordre de bataille sur deux rangs, et la multitude des Chaperons, dont une partie formait des détachements particuliers, tandis que le reste était disséminé dans les différents petits métiers : leurs chaperons blancs, ornés d'une plume de coq noire, leur donnaient un air des plus farouches. On voyait jusque dans les rangs des trafiquants, des maîtres de navires et des orfèvres, quelques hommes qui portaient les insignes de la redoutable confrérie; c'étaient des âmes faibles qui, par crainte du diable, s'étaient données au diable lui-même. Les riches et honnêtes bourgeois de cette florissante ville de commerce, au nombre desquels se trouvait Roger Everwein, continuaient à porter la barrette noire et se seraient crus déshonorés si le signe de la fureur populaire et de la soif du sang eût couvert leur chef.

A. DE TROMLITZ.

(La suite au prochain numéro).

Les a... J'ai ce... cinq mi... vous rel... vivre. r... rosité f... seul. V... que fois... bons ye... ouvrière... et qu'il... connaît

— La... martre... taires, e... ridor d... Cepend... teilles, e... en desc... contre u... sur les... crâne f... dance.

— Avert... sœurs... qu'on a... l'Amado... maison... placer à... rièvre... paquets... fait ses... boire pl... dans son... pour le... et était...

Il res... cherche... cut le... possible... quoiqu'... m'ôter l... 1848, j... garde n... et il m'a...

Le mé... l'ex-insu... mais en... l'Amado...

— Ci... gazouill... les pra... nature... qu'on é... deux he... fleur de... castel s... blait fai... dations... d'année... tandis q... vieux d... un ponc... que le j... Quant... mandati... celle qu... les degr... alors la... manque... soyez p... ne m'in... drais vi... tave si... comtes... répond... tendre, ... comme... jeune c... ture : ... pas nos... gauche... la naiss... l'é... tion éd... élève a... et étai... baisser... larmes... pauvre... sa dém... ment s... fugitif... cavaliè... avenue... teau, r...

Or, ... de cou... proprié... plusie... ils uni... de con... dont le... jeune... donné... montai... que l'o... avant d... dant, ... course... droit s... jetait u... conservé... Il n'y... course... moulin... du che... ailes, f... cavalier...